

Et voici les souvenirs que je garde de ce pèlerinage diocésain: l'historien consciencieux n'omettra pas de les confronter avec d'autres mémoires. Nous partîmes jeudi matin, Mme Doignies, Mme Souverbie et Mme Farandou; cinq garçons, quatorze filles; les valises chargées de pantalons sombres et de cols clairs. Arrivés à peine une heure plus tard, nous défaisions nos valises et pique-niquions au village des jeunes puis, tabliers noués et badges agrafés, assistions à toutes sortes d'abracadabrants briefings. Nous visitâmes les lieux : Saint Pie-X, à l'immense voûte enfouie; Notre-Dame, surplombant le Gave; la grotte où brûlent, sous l'œil maternel de l'Immaculée Conception, d'éternels cierges. Après quoi nous apprîmes à manier, avec toute la délicatesse du monde, les divers véhicules prévus pour accueillir nos malades. Ceux-ci arrivèrent le lendemain matin, dans les autobus qui se succédèrent, secteur après secteur, devant les portes du cinquième étage; niveau affublé avec un à-propos fort aéroportuaire du surnom de "transit". Tandis que les jeunes filles, rivalisant de sourires, conduisaient les pèlerins jusqu'à leurs chambres, les garçons, traînant ces chariots surchargés de bagages que l'on surnomme tringlots, suaient dans les ascenseurs.

Les lycéens, exception faite de quelques-uns qui, majeurs, partirent auprès des jeunes handis, étaient affectés au réfectoire. Aussi, transpirant sous des tabliers, dont il conviendrait de rapprocher la matière de celle qui emballe, souvent, les mauvais pains de supermarché; invariablement debout et droits, sous peine d'être immédiatement blâmés par un responsable trop professionnel; nous acquittions-nous tant bien que mal de notre tâche. Certains choisirent de s'occuper d'une seule personne, de la nourrir patiemment ; d'autres préférèrent s'inscrire à la plonge. Et tous, essayant de ne pas servir des repas mixés aux personnes saines et des menus végétariens aux diabétiques, nous partageâmes avec les malades ces moments particuliers qui accompagnent toujours les repas. Enfin, le café terminé, débutait l'après-midi lourdaise; certains alors, s'emparant deux par deux d'une aimable voiturette bleue, partaient rallonger le convoi vers la prochaine cérémonie ; et découvrir du même coup la personnalité, souvent inattendue, de quelques pèlerins. D'autres aussi, se réfugiant dans une de ces petites salles élevées au rang merveilleux de tisanerie, préféraient deviser, entre les gâteaux et les Arlequins, avec leurs collègues hospitaliers: "il faut bien récupérer – oui, et surtout n'avoir plus faim à l'heure du dîner." Ainsi se succédèrent les jours: pluvieux samedi soir, procession devenue douche, traditionnelle pause à la grotte; champêtre goûter du lendemain, et spectaculaire veillée.

Derrière un corps diminué peuvent se cacher des personnalités remarquables; quatre jours suffisent, parfois, à tisser des liens insoupçonnés. On le croira peut-être : alors on comprendra pourquoi lundi, ce sont des lycéens au cœur plein d'émotion, aux yeux brillants de larmes qui passèrent une dernière fois devant la vierge couronnée.

Je ne saurais conclure sans avouer qu'il m'arrive encore de me demander, de temps en temps, pourquoi est-ce qu'à la tisanerie, il faut mettre le secteur dans la bulle et regarder le tringlot comme une personne. Ce doit être afin que nos frères malades et handicapés passent un bon pélé... Car après tout il y a bien des lycéens qui vont à Lourdes.

Marc Foubert